

« L'urgence de la prudence », Libération, 30 août 2004.

Après les affaires Marie Leblanc et Phineas, la question se pose dans toute son acuité du type de réaction, médiatique et politique, qu'il convient d'avoir face à des actes apparemment inspirés par l'antisémitisme. Et ce au moment où ils se produisent et avant que l'enquête n'ait effectivement conclu à leur caractère antisémite. Cette question n'est que l'une des facettes d'une autre, plus générale, celle du rôle et de la responsabilité des médias, des politiques et des intellectuels dans une France sous tension.

De par leur fonction, les médias se doivent indéniablement d'être dans l'immédiateté. Ils ne peuvent s'octroyer du temps, quand l'information, sans frontières ni pause, traverse les continents. Et pourtant on exige d'eux une rigueur et une exactitude qui ne s'obtiennent que dans une certaine durée, même courte. Que faire si les médias, télévisuels notamment, se situent par essence au-delà de la durée ? S'il n'est pas possible de se délier complètement des contraintes de cette immédiateté, est-il au moins possible d'élaborer une éthique pour gérer ce qui semble ingérable ? Quelle éthique, pour quels médias ? Voilà tout le problème.

Soumis aux exigences d'une bonne communication, les politiques eux aussi se sentent tenus dans leurs réactions d'adopter ce registre de l'immédiateté, de peur de prendre du retard sur l'événement et d'être taxés, lorsqu'il s'agit d'actes antisémites, de frilosité ou de complaisance, ou même de voir peser sur eux le soupçon d'antisémitisme. Lionel Jospin, dans le passé, a payé cher une attitude qu'on a qualifiée d'attentiste. Alors tout le monde se précipite au premier indice d'antisémitisme, multiplie les déclarations solennelles et compatissantes, qui apaisent certes les esprits des victimes, sans toutefois faire vraiment avancer les choses, puisque les actes antisémites, eux, ne cessent pas pour autant.

Les politiques disposent pourtant de plus de temps, ne serait-ce que de celui de leur mandat, pour envisager des remèdes dont l'efficacité ne se révélera qu'à moyen ou long terme. Si la formation, la pédagogie de l'information, une plus grande attention aux inquiétudes de la population, toutes confessions et appartenances confondues, cohabitaient avec des projets porteurs pour un meilleur vivre-ensemble, avec des ripostes raisonnées non seulement face à l'antisémitisme mais aussi face au racisme, qui semblent tous deux s'être durablement installés en France, peut-être que commencerait alors le vrai travail.

La masse des informations qui arrivent aux rédactions entretient la boulimie. Images et textes submergent à son tour le public. La violence n'est pas seulement perçue dans l'image qui est donnée du monde, mais vécue dans une sorte d'intimité. Ainsi envahit-elle les foyers et les imaginaires au gré des événements. La violence n'est plus exceptionnelle. Celle qui oppose Israéliens et Palestiniens au Moyen-Orient s'est, elle aussi, installée dans cette intimité. A chacun de prendre parti pour l'un ou l'autre camp, d'en projeter la cause sur son histoire, son vécu, souvent sans discernement ni logique, faisant tour à tour des uns ou des autres des victimes dignes de compassion ou des bourreaux dignes de réprobation. La haine fait désormais rêver et se transforme même en revendication, celle d'un droit à la haine, parallèle à un autre, le droit à la victimisation, revendication de la souffrance comme passeport. Alors certains peuvent être tentés de mettre l'un et l'autre en scène, pour attirer l'attention de ces mêmes médias qui, d'une autre façon, les mettent en scène eux aussi.

Mais il y a des degrés dans l'échelle de «valeurs» qui s'applique à la haine. L'arabophobie recueillant moins d'échos dans les médias comme dans la société en général, qui la trouve plus tolérable que la haine antisémite, Michaël Tronchon, alias Phineas, ne va pas se contenter de blesser un Arabe à coups de hache, il profanera un cimetière juif en empruntant ses symboles à l'antisémitisme de type nazi... et à la haine antiarabe. Dans son désœuvrement, l'antisémitisme et le racisme étaient-ils devenus sa cause, une cause certes négative et de surcroît idéologiquement fort peu articulée ?

Phineas s'était érigé en bourreau. Marie Leblanc, elle, avait préféré endosser l'habit de la victime. Chacun dans son registre, chacun de son côté, mais dans un temps rapproché, tous deux se rejoignent les scènes qu'ils avaient vues à la télé ou qui font désormais partie de l'inconscient collectif. Eternel couple du bourreau et de la victime. Dans sa mythomanie, l'antisémitisme imaginaire de Marie Leblanc ressemblait à celui que Phineas orchestrait. Les deux cas sont les symptômes jumeaux de ce qui travaille en profondeur une société en mal d'identité et en panne d'imagination. Leur fantasme était celui de la Star Academy. Sans les paillettes.

Comment en effet sortir de l'anonymat, comment entrer dans ce saint des saints que sont les médias pour le commun des mortels ? Des médias, surtout télévisuels, qui occupent la plus grande partie du temps libre de bien des Français et sans lesquels le quotidien semble bien terne. Si l'anonyme ambitieux et un peu talentueux peut accéder à la célébrité par la télé-réalité, que reste-t-il aux autres ? Monnayer la haine. Preuve en est que Marie Leblanc est devenue célèbre, avec ses photos étalées un peu partout, ses interviews... C'est tout juste si on n'a pas versé une larme sur la petite Cosette en mal d'amour et si un ministre n'est pas venu la border. Phineas, le bourreau, a eu moins de chance que sa collègue, que ses atouts de victime, même imaginaire, rendaient plus à même de toucher les sensibilités.

Dans un tel contexte, plus d'un délinquant, plus d'une personnalité instable pourront être tentés de maquiller leur méfait en acte antisémite ou de se poser en victimes d'un tel acte. Ainsi auront-ils, hélas, le sentiment de faire quelque chose de «grand» ! Héroïsme dans la destruction, héroïsme de pacotille faute de grands idéaux, qui donne désormais le sentiment d'exister... Et tant pis si les messages sont brouillés, qu'est-ce que ça change ? Dans le cas de la profanation du cimetière par Phineas, ils l'étaient déjà. L'incendie du centre social juif de la rue Popincourt superpose lui aussi des slogans assez incompatibles : «La France aux Français», qui serait plutôt une devise antiarabe, coexistant avec «Vive l'islam» (sic), sans oublier les croix gammées. De quoi s'agit-il vraiment ? L'enquête nous le dira peut-être.

De tout cela, la faute à qui, si faute il y a ? Aux médias qui réagissent avec pathos ? Aux politiciens qui confondent dans un même discours l'affectif avec le politique ? A certains intellectuels qui ont attisé le feu au lieu de le contenir et ont brandi avec légèreté l'accusation d'antisémitisme, plus rarement celle de racisme ? A la quasi-absence des intellectuels arabo-musulmans susceptibles de contrer la dérive antisémite et de faire entendre raison aux esprits en ébullition ? La volonté de tous de stopper cette escalade est certes réelle et on ne peut que la partager. A nous, pourtant, à nous tous, de regarder les choses en face.

Le travail fait jusqu'ici sur l'antisémitisme a pris la forme d'une sorte de leçon adressée au monde pour empêcher la répétition de l'horreur. Que les juifs aient conservé et transmis le traumatisme du génocide à ceux qui les ont suivis est tout à fait compréhensible. Mais que sait-on des juifs à part leur extermination ? Qu'apprend-on d'autre sur eux ? Et aujourd'hui, à l'image de l'extermination se superpose celle de la puissance d'Israël dans la guerre qui l'oppose aux Palestiniens. On retient les deux images, toutes deux réductrices. Les juifs n'ont pas été que des victimes et ne sont pas que des bourreaux.

On n'a peut-être pas choisi la méthode adéquate pour la transmission de l'expérience tragique du génocide. Le devoir de mémoire a paralysé les principaux transmetteurs ; il a servi à garder debout le fragile édifice de l'identité juive, sans oublier l'instrumentalisation dont il a pu être l'objet. La panique parfois disproportionnée des juifs aujourd'hui face à l'antisémitisme puise en partie son intensité dans les excès de ce devoir de mémoire. Nombreux sont ceux, dans la société française, qui n'ont retenu que les signes «extérieurs» de l'antisémitisme qui a mené à l'annihilation, d'autres redécouvrent avec effroi ce que l'antisémitisme a pu être effectivement. Ce sont ceux-ci qui se lancent dans une sorte de course à l'exorcisation, comme si en parlant davantage et plus fort, on allait enfin expier. Expier ce qui fut, expier le mal absolu. En fait, en voulant éviter le pire, on le fabrique par un effet de banalisation et de perversion.

Par surcroît, les récentes manifestations de haine antijuive n'ont longtemps été évoquées que pour être imputées aux Arabo-musulmans, tant le conflit israélo-palestinien pesait sur ce qui se passait ici. Or, curieusement, nos profanateurs et simulateurs ne sont pas issus de ces milieux. Ils sont pour le moment européens, et leur comportement nous interroge plus fortement encore.

Serons-nous capables, médias, politiques, intellectuels, leaders communautaires, simples citoyens, de concevoir enfin et de nous imposer une éthique de la réaction qui ferait fi des pressions et des soupçons injustifiés ? Pour sortir de la confusion et de l'hystérie, en veillant, sans cesser d'être ferme sur les principes, à la sobriété des images et à la retenue des propos, en ne sacrifiant pas l'analyse sur l'autel de l'émotion. L'antisémitisme n'est pas chose sensationnelle mais sinistre. Ce n'est pas non plus une cause, mais à plus d'un titre le symptôme du profond malaise d'une société en crise. Donnons-nous les moyens d'en guérir ensemble.